



China Institute

Economics - Politics - International Relations

L'influence de la Révolution française sur la pensée révolutionnaire chinoise à la fin de l'empire Qing

Partie II

Vladimir Ionesco

Le China Institute est un groupe de réflexion français qui se consacre aux questions de civilisation, d'économie, de politique intérieure et de relations internationales liées à la Chine. Son fonctionnement est fondé sur les valeurs d'indépendance, d'équilibre, d'audace et de diversité.

L'objectif du China Institute est de proposer des analyses pertinentes et originales aux décideurs et citoyens et d'être une force de proposition dans l'espace public intellectuel et politique. Le China Institute a également pour ambition de favoriser et renforcer le dialogue entre la Chine et le reste du monde, en particulier la France.

Présidé par Éric Anziani, le China Institute est une association loi 1901, indépendante, non gouvernementale et à but non-lucratif.

Les travaux du China Institute sont disponibles en téléchargement libre à l'adresse suivante :

www.china-institute.org

Le China Institute veille à la validité, à la pertinence et à la qualité de ses publications, mais les opinions et jugements qui y sont exprimés appartiennent exclusivement à leurs auteurs. Leur responsabilité ne saurait être imputée ni à l'Institut, ni, a fortiori, à sa direction.

Le présent document relève de la propriété intellectuelle de son ou ses auteur(s). Toute représentation ou reproduction totale ou partielle et toute modification totale ou partielle sans le consentement de son ou ses auteur(s) sont interdites. Les analyses et les courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information sont autorisées sous réserve de mentionner le nom de l'auteur ou des auteurs et de la source.

Deux causes spécifiques expliquent, en partie, les références à la Révolution française dans la littérature révolutionnaire chinoise avant 1911 : l'image positive, parfois même idyllique, diffusée par des intellectuels japonais de premier plan (1) et les similitudes – réelles ou perçues – entre la situation de la Chine à la fin de la dynastie Qing et celle de la France sous le règne de Louis XVI (2).

Au tournant du siècle, le Japon suscitait des sentiments ambivalents au sein des élites chinoises. S'il était admiré comme le phare de la modernité en Asie – la preuve asiatique qu'un système féodal archaïque pouvait se transformer rapidement en une nation moderne et puissante, il était aussi détesté pour son comportement impérialiste, qui l'avait conduit à participer à l'annihilation de la flotte de guerre chinoise, à forcer le gouvernement des Qing à signer l'humiliant traité de Shimonoseki en 1895 et à accaparer plusieurs concessions territoriales dans l'empire du Milieu. Malgré tout, le pays exerçait une forte attraction sur les étudiants chinois – vingt mille y étaient inscrits en 1906 – et devint donc un bastion du mouvement anti-Qing, dont les membres ne manquèrent pas d'examiner l'expérience politique et intellectuelle nipponne.

Le cheminement du Japon vers la modernité avait commencé avec le renversement du shogunat Tokugawa et la restauration du régime impérial en 1868. Sous le règne rétabli du Trône du chrysanthème, le pays avait traversé une période de réformes économiques, politiques, sociales et militaires radicales, connue sous le nom d'ère Meiji, ou « gouvernement éclairé ». Deux ouvrages européens avaient alors eu une influence « disproportionnée »¹ : *Histoire de la civilisation en Angleterre* d'Henry

¹ Pauu Shui-Lam (1989), *Visions and myths : the implication of the French Revolution and culture in late Qing and early republican China*, *China and the French Revolution, Proceedings of the International Conference, Shanghai, 18-21 March 1989*

Buckler et *Histoire générale de la civilisation en Europe : de la chute de l'empire romain à la Révolution française* de François Guizot. Dans ces ouvrages, les deux auteurs présentaient chacun leur propre pays, l'Angleterre et la France respectivement, comme le pionnier de la civilisation moderne, de la science et des droits civiques. La France et l'Angleterre avaient donc incarné respectivement « *les modèles radical et modéré du changement politique* »², une dichotomie annonciatrice de la rivalité idéologique entre réformistes et révolutionnaires en Chine. Bien que le Japon eût favorisé le modèle anglais, plusieurs figures de l'intelligentsia nipponne propagèrent une vision élogieuse de la Révolution française. Le célèbre auteur Takayama Chogyu la décrit, dans son *Histoire des civilisations du monde*, comme « *la mère du dix-neuvième siècle* », de la démocratie et du nationalisme, rejoint dans son éloge par *l'Europe contemporaine* de Fukumoto Makoto, *l'Histoire de la civilisation* d'Ienaga Toyokichi, *l'Histoire de la Révolution française* d'Okuda Takematsu ou encore *l'Histoire de la Révolution française* de Shibue Tamotsu.

Ces livres furent traduits en chinois et lus dans les cercles anti-Qing en Chine et au Japon. Dans la préface d'une version des *Chroniques des deux siècles avant la Révolution française* du Japonais Nakae Tokusuke, les traducteurs chinois rappelèrent que l'Europe de leur temps n'aurait pu voir le jour sans la Révolution française. Même au lycée Datong à Tokyo, fondé par le réformiste Liang Qichao, le célèbre disciple de Kang Youwei, les étudiants se familiarisaient avec de tels écrits ; l'un d'eux, Feng Ziyou, devint le traducteur du livre de Shibue Tomatsu. Liang Qichao lui-même semble avoir eu, pendant un temps, une haute opinion de la Révolution française, qu'il étudia au Japon, avant de se rallier à la position dépréciative de Kang Youwei.

Si le Japon joua un rôle significatif dans la transmission du savoir sur la Révolution française aux intellectuels révolutionnaires, l'attractivité de l'exemple français était renforcée par les similitudes perçues, et parfois réelles, entre la France de Louis XVI et la Chine à la fin de la dynastie Qing. Sans prétendre explorer en détails des sujets aussi complexes que les révolutions chinoise et française, il est intéressant de s'attarder sur cette question.

² Pauu Shui-Lam, *ibid.*

À la fin du XVIII^e siècle, la France était confrontée à plusieurs crises. Tout d’abord, la monarchie absolue de droit divin était critiquée par la bourgeoisie et une partie de la noblesse qui, inspirées par l’exemple anglais, souhaitaient participer davantage aux affaires de l’État. Ensuite, la hiérarchie rigide entre les trois ordres – la noblesse, le clergé et le Tiers état, héritée du Moyen Âge, obstruait le chemin vers l’égalité, en réservant les fonctions publiques importantes aux nobles et en consolidant les disparités économiques. Enfin, le royaume de France subissait une crise financière et économique : les comptes publics étaient en déficit et le prix du pain s’envolait en raison de mauvaises récoltes.

Vers la fin du régime impérial, la Chine partageait certains de ces traits. Premièrement, l’élite d’éducation confucéenne bénéficiait d’une position de supériorité, que les institutions du régime des Qing avaient rigidifiée au fil du temps. Comme la noblesse française avant 1789, cette aristocratie des lettres possédait une part importante des terres et monopolisait la haute fonction publique. Secondement, le règne absolu de l’empereur, détenteur du « *mandat du ciel* », était critiqué, y compris parmi les érudits classiques, pourtant soutiens traditionnels du régime, dont certains appelaient au tournant du siècle à une transition vers un système parlementaire. En 1906, reconnaissant enfin la demande croissante pour plus d’égalité et de participation aux affaires publiques, l’impératrice douairière Cixi promulgua – trop tard – un édit promettant la création d’une constitution et d’une assemblée nationale. Enfin, la Chine faisait aussi face à des déficits budgétaires importants, qui la forçaient à s’endetter auprès de prêteurs étrangers, au grand dam de la population chinoise et des nationalistes.

Malgré tout, les situations de la France et de la Chine divergeaient grandement par de nombreux aspects : la France n’avait pas été dirigée par une dynastie « étrangère » – les Qing étaient mandchous et non *han*, elle n’avait pas souffert de l’impérialisme étranger et elle ne s’était pas coupée du monde et de ses évolutions pendant plusieurs siècles. Les révolutionnaires chinois exploitèrent néanmoins les quelques similitudes frappantes pour alimenter leurs argumentation. Dans une critique des *Chroniques des deux siècles avant la Révolution française* du Japonais Tokusuke, la Presse de Chine de Shanghai écrivit : « *avant la Révolution française, la politique de la France était*

*corrompue et la société sombre. Les dirigeants abusaient de leur pouvoir absolu et refusaient les réformes, tandis que le peuple souffrait [...]. Si nous comparons attentivement la France d'alors et la Chine d'aujourd'hui, nous trouverons une répétition de l'histoire ». Quant au jeune Wang Dong, il affirmait : « ce qui s'est passé en France est très similaire à ce qui se passe aujourd'hui en Chine [...]. Les erreurs de la cour impériale des Qing sont aussi évidentes que la lumière du jour [...] elle agit exactement comme Louis XVI ». Pour l'éditeur de l'*Histoire de la Révolution française* de Tamotsu, basé à Shanghai, « la France du XVIII^e siècle était comme la Chine du XX^e siècle ».*

Cependant, au-delà des références susmentionnées et du cadre du débat entre réformistes et révolutionnaires, l'influence de la Révolution française sur la pensée révolutionnaire fut, somme toute, fort modeste.

Avec le flux d'ouvrages et d'idées en provenance d'Occident, les penseurs chinois d'avant-garde disposaient de pléthore d'exemples historiques, dont la Révolution française ne constituait qu'une partie intégrante, sans primauté aucune. Les intellectuels louaient ainsi l'Angleterre pour sa monarchie constitutionnelle, les États-Unis pour leur système parlementaire ou la Suisse pour sa stabilité politique. Comme Liang Qichao, dans *De la destruction de la Pologne*, publié en 1896, certains voyaient dans le dépècement de la Pologne un présage de ce qui frapperait une Chine faible et immobile. Au-delà des révolutions anglaise et américaine, le mouvement radical put aussi trouver dans le Printemps des peuples (1848-1849) européen un florilège d'épopées révolutionnaires, telles l'unification de l'Italie et la révolution de 1848 en France et il put également assister à la révolte des Jeunes Turcs contre le sultanat ottoman en 1906. Ce mélange, souvent confus, d'expériences étrangères est peut-être le mieux illustré par ces phrases de Zou Rong dans *l'Armée révolutionnaire*, l'un des pamphlets anti-Qing les plus influents de l'époque : « la révolution est un principe universel du monde [...]. J'ai entendu dire que la révolution anglaise de 1688, la révolution américaine de 1775 et la révolution française de 1870 furent toutes des révolutions qui suivaient la nature et correspondaient à la nature de l'homme [...]

Ceci fut très bien exprimé par le grand héros de la construction de la nation italienne, Mazzini [...] ». Même au sein de la seule histoire de France, « la prise de la Bastille ou la Déclaration des droits de l'homme n'éclipsèrent ni les questions politiques et sociales de la troisième république, ni sa politique coloniale »³, tandis que la saga napoléonienne eut également ses admirateurs.

Dans le *Min Bao*, le nombre d'articles sur le sujet décrût rapidement après la fermeture du *Xin min cong bao* en 1907, qui avait été le principal relai de la critique réformiste. Cette évolution indique que ce fut d'abord en réponse aux attaques des réformistes que des membres prééminents du mouvement antimandchou écrivirent pour défendre la Révolution française, car c'était le projet de ces derniers qui était évidemment visé. L'engagement de Chen Tianhua et Wang Jingwei fut certes marqué par la Révolution française, mais il semble s'agir d'une exception. Quant à Sun Yat-sen, le « père » de la révolution de 1911, s'il compara bien les « *trois principes du peuple* » – démocratie, socialisme, nationalisme – à la devise française « *liberté, égalité, fraternité* », sa déclaration ne fut que rhétorique.

La Révolution française ne fut donc en aucun cas le moteur idéologique des révolutionnaires, dont l'engagement était fondamentalement ancré dans le contexte chinois, mais tout au plus une composante de leur arsenal argumentaire. Comme l'écrivait Wang Dong dans son *Essai sur la Révolution française* : « *l'intérêt de décrire la Révolution française est d'établir une comparaison entre la France et la Chine. Sinon, pourquoi discuter du passé d'un pays étranger ?* ». Pour les idéologues anti-Qing, influencés par les théories évolutionnistes de Charles Darwin et de Thomas Huxley, la révolution du peuple de Paris constituait essentiellement une preuve de l'inévitabilité de la révolution, « *règle universelle de l'évolution* » selon Zou Rong. À leurs yeux, l'exemple de la Révolution française, tout aussi glorieux qu'il fût, était lacunaire et requérait d'être dépassé par la révolution chinoise à venir. Comme Wang Dong, les figures de proues du mouvement anti-Qing étaient convaincues que les

³ Bastid, M. (1983), L'ouverture aux idées d'Occident : quelle influence de la Révolution française sur la révolution républicaine de 1911 ?, *Extrême-Orient, Extrême Occident*

Chinois étaient parfaitement en mesure d' « éviter les défauts de la Révolution française ».

De surcroît, même au sein des petites élites intellectuelles révolutionnaire et réformiste, la connaissance de la Révolution française était souvent approximative et plus émotionnelle que rationnelle. Dans *De la Bienveillance*, Tan Sitong affirmait ainsi que « le peuple français étant le plus cultivé du monde, il est tout à fait naturel qu'il fût le pionnier de la démocratie ». Les esprits de jeunes révolutionnaires chinois, fascinés par les idéaux universels de liberté, d'égalité et de fraternité, s'enflammèrent pour une perception idéalisée du génie révolutionnaire français. Dans le magazine étudiant *Jiangsu*, Liu Yazhi, pour qui la « France [avait été] la force motrice des révolutions européennes », donna un compte rendu vibrant de son affection : « à chaque fois que je lis quelque chose sur la révolution [française], j'ai l'impression d'être ivre, emporté spirituellement, et je ne peux l'oublier, même dans mes rêves. Si les autres peuvent faire la révolution, pourquoi ne le pourrions-nous pas ? » Un article du Henan en 1908 peignit la Révolution française comme « le tonnerre printanier de la civilisation moderne » et « une entreprise révolutionnaire qui [avait fait] trembler le monde », en écho au Japonais Tamotsu, qui l'avait comparé à « la foudre secouant la Terre ». Dans un roman intitulé *Fleur ensanglantée*, publié en 1903 dans le *Zhejiang Tide*, la Révolution française fut louée pour ses « images glorieuses et mémorables [...] qui [inspiraient] un respect et une adoration profonds et sans limite ». Dans un poème, on pouvait lire : « le coq crie à l'aube, pourtant, dans mes rêves, je suis toujours perdu dans mes rêves, en terre de France ». Il était également commun d'altérer, parfois très largement, la réalité des événements pour renforcer un discours politique : dans son compte rendu à l'empereur Guangxu, Kang Youwei avait ainsi écrit qu'« à Paris, 1,29 millions de personnes [avaient péri] en cent jours », gonflant immodérément le nombre de morts. Selon Liang Qichao, « la moitié de la population [avait disparu] pendant la Terreur » et la Révolution française provoquerait « les frissons et les lamentations des générations futures pour encore des millénaires ».

Néanmoins, d'un point de vue pratique, à la veille du renversement des Qing, l'influence de la Révolution française est probablement perceptible dans deux aspects de la révolution chinoise de 1911. Tout d'abord, l'expérience française démontra aux yeux des révolutionnaires que le soutien de l'armée serait crucial pour le succès de la révolte contre la cour impériale. La Révolution française avait en effet été permise, sinon facilitée, par la défection des Gardes-Françaises, qui avaient rallié les insurgés parisiens. Le mouvement nationaliste infiltra donc largement la nouvelle armée mise en place par les Qing, tout en s'assurant de la sympathie, ou du moins de la passivité, de puissants officiers généraux. En outre, la Révolution française explique très certainement l'aversion pour la violence et le trouble des révolutionnaires chinois. En effet, les réformistes n'avaient eu de cesse de vilipender les bains de sang de la Révolution française et d'avertir du chaos que provoquerait une rébellion contre la cour impériale. Le débat houleux sur l'exemple français entre réformistes et révolutionnaires, ajouté à la crainte chinoise pluriséculaire d'un démembrement territorial, incitèrent donc les révolutionnaires à la retenue et la révolution de 1911 fut, au final, relativement peu violente. Pour la sinologue Marianne Bastid⁴, l'empereur, qui fut autorisé à vivre paisiblement au sein de la Cité interdite après la révolution, dut probablement sa vie au spectre de la Révolution française.

En conclusion, la Révolution française de 1789, surtout connue sous son aspect « mythique », ne joua qu'un rôle mineur, voire négligeable, dans la construction théorique du mouvement révolutionnaire chinois. Toutefois, notamment en raison de l'intense débat dont elle fut l'objet entre penseurs et idéologues réformistes et radicaux, elle influença probablement le déroulement pratique de la révolution de 1911, comme le suggère la relative modération dont firent preuve les révolutionnaires.

⁴ Bastid, M., *ibid.*

Bibliographie

- Bastid Marianne (1983), L'ouverture aux idées d'Occident: quelle influence de la Révolution française sur la révolution républicaine de 1911 ?, *Extrême-Orient, Extrême Occident*
- Bergère Marie-Claire (1994), *Sun-Ya-Tsen*
- He Ping (2008), Ideas of revolution in China and the West, *Frontiers of history in China*, vol. 3, n° 1, p. 139-147
- Jin Zhongyuan (1989), Debate on the French Revolution: the *Minbao* versus Kang Youwei, *China and the French Revolution, Proceedings of the International Conference Shanghai, 18-21 March 1989*
- Kang Youwei (1898), *Essay on the French Revolution* (parties disponibles en anglais) Liang Qichao (?), *Intellectual trends in the Ching period*
- Michio Shibata (1989), Studies of the French Revolution in Japan: an interpretation, *China and the French Revolution, Proceedings of the International Conference Shanghai, 18-21 March 1989*
- Pauu Shui-Lam (1989), Visions and myths: the implication of the French Revolution and culture in late Qing and early republican China, *ibidem*
- Wong Young-Tsu (2008), The search for material civilization: Kang Youwei's Journey to the West, *Taiwan Journal of East Asian Studies*
- Xu Minglong (1989), Liang Qichao's perspective of the French Revolution, *China and the French Revolution, Proceedings of the International Conference Shanghai, 18-21 March 1989*
- Yu Danchu (1989), The introduction and influence of the Great French in China during the early years of the 20th century, *ibidem*
- Zhang Kaiyuan (1989), The French Revolution and China's 1911 revolution, *ibidem*
- Zhang Zhilian (1989), A century of Chinese historiography of the French Revolution 1889-1989, *ibidem*
- Zou Rong (1903), *The Revolutionary army*



| contact@china-institute.org |